

ques ou religieuses, on saurait où les atteindre, où les saisir ; mais ils proviennent d'un mal bien plus profond, bien plus irremédiable. Ce n'est pas une guerre civile, une guerre entre catholiques et protestants qui épouvante et dévaste l'Irlande ; c'est véritablement une guerre sociale, c'est la lutte sauvage du pauvre contre le riche, de celui qui n'a rien contre celui qui a quelque chose. C'est en vain qu'on essaie de couvrir du manteau des discussions politiques et religieuses cette plaie redoutable ; c'est de la dissimulation ou de l'aveuglement volontaire. La sentence mystérieuse portée dans les conseils des sociétés secrètes tombe sur la tête des catholiques comme sur celle des protestants. Les évêques catholiques ont excommunié du haut des chaires ces confédérations ténébreuses ; O'Connell, il faut lui rendre cette justice, leur a fait une guerre infatigable ; mais leur voix, ailleurs si puissante, prêche ici dans le désert. L'invisible réseau continue de s'étendre sur toute la surface de l'Irlande, et les sociétés secrètes, en changeant de nom, ne changent ni de lois ni de mœurs. Aujourd'hui, ce sont les *Molly-Maguires* ; autrefois c'étaient les Enfants-Blancs, ou les Enfants-d'Acier, ou les Enfants-de-Chêne, ou les Enfants-du-Droit, ou les Pieds-Blancs, ou les Pieds-Noirs, ou les Rockites. Il y a deux ans, nous avons vu en Angleterre, dans le pays de Galles, les *Filles de Rebecca* donner au monde le spectacle d'une nouvelle Jaquerie ; mais la croisade que ces héros barbouillés de charbon avaient entreprise contre les barrières et le soc, pâlit devant la guerre terrible que le prolétaire irlandais a déclarée à la propriété. Le code sanglant des *Whiteboys* est encore la loi des *Molly-Maguires*. Le propriétaire qui veut renvoyer un fermier ou élever le prix du fermage trouve cloué sur sa porte ou reçoit par la fenêtre un avertissement orné d'emblèmes de mort ; et s'il persiste à exercer ses droits, des figures sinistres et inconnues rôderont autour de sa demeure, le suivront sur les routes, dans les champs, partout, et un jour il tombera frappé par une main inconnue ; et le meurtrier s'éloignera tranquillement, en vue de la foule qui n'osera pas, qui ne voudra pas mettre la main sur lui ; il trouvera un asile dans la chaumière où le pauvre l'accueillera, quelquefois par terreur, mais plus souvent encore par devoir, comme l'instrument d'une légitime vengeance et l'exécuteur du droit naturel.

En présence de pareils maux, que peut la législation ? Elle ne peut qu'agir lentement, par degrés, pour essayer d'adoucir, sinon de guérir, les plaies profondes causées par une tyrannie et une anarchie séculaires. Les hommes qui font les lois avouent eux-mêmes publiquement leur impuissance. L'autre jour, on discutait dans la Chambre des Lords le bill de Maynooth, et l'évêque de Londres, qui combattait le bill, entendait dire de toutes parts : " Il faut pourtant bien faire quelque chose, et l'Irlande ne peut rester comme elle est," répondait :

" Je comprends l'embarras de ceux qui gouvernent, quand ils regardent la carte de l'Irlande. Comment ce pays doit être gouverné, je l'ignore. J'avoue que je ne vois point quel système de gouvernement on peut lui appliquer... Mais ce que je puis dire, c'est qu'il ne faut jamais, pour aucune considération politique, faire ce qui est clairement le mal en principe. Faites de votre mieux pour découvrir le bien ; accomplissez-le honnêtement et sans crainte, et flex-vous au maître suprême des événements, qui, selon sa divine parole, regardera d'un oeil favorable la nation qui maintiendra sa vérité.

Ces principes sont certainement excellents en eux-mêmes, mais la Providence aime que

les hommes ne se reposent pas entièrement sur elle. En attendant qu'on ait trouvé un système pour la gouverner, l'Irlande devient de plus en plus la proie du désordre. Aujourd'hui même nous voyons dans tous les journaux anglais qu'il y a eu dans le comté de Cork une collision sanglante entre les paysans et la police ; qu'il a fallu en venir à l'usage des armes à feu, et que huit hommes sont restés sur la place.

Tendance envahissante des Etats-Unis d'Amérique.

Il semble que le Mexique ait à cœur de légitimer les vues ambitieuses des Etats-Unis et cet esprit de conquête qui se révèle par l'incorporation désormais infiniment probable du Texas. On sait quelles démonstrations sauvages ont accueilli, au milieu d'une échauffourée à laquelle personne ne s'attendait, la légation française à Mexico. Ce sont tous les jours des incidents du même genre envers toutes les nations européennes indistinctement. Les populations de ces belles contrées se mettent ainsi de la façon la plus manifeste en dehors de la civilisation. On avait au Mexique, du temps de Montezuma, que la personne d'un ambassadeur est sacrée ; les Mexicains de 1845 l'ont oublié. Le gouvernement actuel du Mexique, il est vrai, n'est pour rien dans ces méfaits ; mais les pouvoirs publics n'ont plus au Mexique qu'une existence nominale : on ne sait plus ce que c'est que la loi. Il n'y a plus de nationalité mexicaine ; il ne reste que des peuplades barbares juxtaposées les unes aux autres, mais sans aucun lien réel. Tous les projets des Américains du Nord, quelque inouïs qu'ils soient, se trouvent ainsi justifiés. Pourquoi, en effet, des régions aussi fertiles, aussi spacieuses, aussi admirablement situées entre les deux Océans, continueraient-elles d'appartenir à des hommes indignes de les posséder, incapables de les utiliser, chez lesquels les plus simples notions du droit des gens ont disparu, parmi lesquels tout ce qui compose la civilisation va s'effaçant de jour en jour ? L'autorité immorale et arrogante de Santa-Anna, qui avait érigé la dilapidation en système, a succombé. Mais après lui il ne s'est présenté aucune main ferme pour s'emparer des rênes du gouvernement. Ainsi tout va à l'aventure ; tout tombe en dissolution, et jusqu'à présent le renversement de Santa-Anna ne paraît avoir d'autre effet que d'accélérer le mouvement de décadence, quoique les hommes qui l'ont renvoyé paraissent incomparablement mieux intentionnés, plus scrupuleux et plus honnêtes.

Cette situation est connue aux Etats-Unis. Aussi voit-on cette démocratie audacieuse et insatiable s'exalter tous les jours, jeter le masque et révéler à la clarté du jour ses plans d'agrandissement. C'est devenu un axiome dans l'Union américaine que l'Amérique du Nord tout entière, jusqu'à Panama, appartient de droit naturel et de toute éternité à la race anglo-saxonne, et qu'il ne s'agit plus que de la découper en Etats dont les délégués viendront siéger dans les deux Chambres du Congrès à Washington. Il est convenu de dire qu'en s'emparant du Texas les Etats-Unis reprennent leur bien. Une insurrection dont on ignore encore les résultats définitifs a chassé les autorités mexicaines de la Californie. Il est hors de doute qu'elle a été provoquée par des citoyens des Etats-Unis, et qu'elle s'est faite au profit de l'Union ; c'est une manière d'élargir le territoire de l'Oregon sur la mer Pacifique et de s'approprier l'un des premiers ports de l'Univers, celui de San-

Francisco. Une fois maîtres du Texas et de la Californie, les Anglo-Américains pèseront sur la frontière mexicaine d'un océan à l'autre, dans toute la largeur du continent. La conséquence est facile à prévoir. Il ne faudra peut-être pas dix années des efforts de cette population énergique, active, impatiente, pour que Mexico, Guanaxoto, la Puebla, Valladolid, Queretaro, Zacatecas, la Vera-Cruz, Oaxaca, soient devenues les capitales d'autant d'Etats organisés à l'américaine et dépendant de l'Union, à moins que celle-ci ne soit elle-même coupée en deux ; et, c'est triste à dire, cet envahissement n'aurait rien dont les amis de l'humanité ne fussent s'applaudir, malgré la juste réprobation qui s'attache à l'esprit de conquête, puisqu'il aurait pour effet de rétablir l'ordre, de fonder un régime régulier, de restaurer la civilisation dans une des plus belles parties du globe, dont les habitants actuels, de plus en plus étrangers aux lumières et à tous les principes, retournent visiblement vers la barbarie : il n'y aurait, disons-nous, qu'à s'en applaudir si les Anglo-Américains n'apportaient avec eux l'odieuse institution de l'esclavage, et si jusqu'à ce jour leur contact n'avait été mortel à la race rouge qui au Mexique forme plus de la moitié de la population.

Dans son ardeur de conquêtes, la multitude, aux Etats-Unis, ne se contente pas d'afficher les projets les plus audacieux sur le Mexique. On parle de réunir la Nouvelle-Ecosse à l'Union, et de reprendre le Canada, comme si jamais on l'avait possédé. Des pétitions dans ce sens ont été adressées au Congrès. On conçoit que ce n'est pas sérieux. C'en sont ; en effet, que de ridicules boutades dont le ministre anglais à Washington n'a pas dû s'émouvoir, et dont le secrétaire d'Etat de l'Union dans ses conférences avec lui, aura assurément fait bon marché. Mais ce qui se passe pour l'Oregon est autrement grave. On ne se borne plus à parler ou à pétitionner, on agit. De hardis pionniers vont par bandes s'y établir. La diplomatie ensuite s'arrangera comme elle le pourra. C'est un voyage de mille lieues par terre, mille lieues à faire sans rencontrer d'habitations, mille lieues dans des déserts souvent affreux, et semblables au Sahara lui-même ; mille lieues dans un pays fréquemment hérissé de montagnes, coupé par des fleuves profonds. Peu importe à ces hommes intrépides et aventureux. Ils quittent les admirables terres qui abondent dans la vallée de l'Ohio et de la Wabash ou sur les bords des grands lacs du Nord. Ils se mettent en campagne avec leurs femmes et leurs enfants. Vainement on leur représente que le territoire de l'Oregon a peu de terres fertiles, que ce qu'ils abandonnent vaut dix fois ce qu'ils retrouveront après tant de fatigues. Dans leur humeur conquérante, ils ne veulent entendre à rien. C'est une manie, une fièvre. Le rendez-vous général des émigrants a été donné à Independence, ville située sur l'extrême frontière de l'Etat du Missouri, qui, comme on sait, est tout entier au delà du Mississippi. On part de là par troupes de cent cinquante à deux cents, emportant des vivres, et emmenant des troupeaux de toute sorte, des bœufs de labour ou de trait, des chevaux, des mules, des taureaux et des génisses, des moutons et des porcs. On est armé, enrégimenté, sous l'autorité de chefs renommés par leur bravoure. Dans les montagnes, des passes praticables pour les charrettes ont été découvertes ; c'est par là qu'on se dirige. L'*Expositor*, l'un des journaux qui se publient à Independence, disait dans un numéro du commencement de mai, qui nous est parvenu :

" Au moment même où nous écrivons ces lignes, ce sont de nouvelles files de chariots qui arrivent,